
Brèves littéraires

Brèves

Enfermée dehors

Dominique Lavallée

Number 59, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5885ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavallée, D. (2001). Enfermée dehors. *Brèves littéraires*, (59), 63–66.

DOMINIQUE LAVALLÉE

Enfermée dehors

J'ai pas envie de sortir. Même pas envie de me lever pour aller pisser. J'attends de gagner à la loterie, sans avoir acheté de billet. J'attends que *Purolator* sonne à ma porte, vers quatorze heures, juste au moment où je me lève, pour me faire signer une grande enveloppe adressée à mon nom. Dans la grande enveloppe, on m'annoncerait un truc géant : que j'ai été élue Miss Amérique par exemple.

Sitôt levée, je me jette sur mon répondeur : aucun message. Merde ! Je m'élançe vers mon ordi pour prendre mes courriels : RIEN ! Remerde ! Ça s'annonce très mal aujourd'hui. Reste le facteur. Qui passe seulement dans trois heures ! Quel fichu quartier ! En attendant, je dois brûler le temps, tuer mon angoisse. Personne ne m'appelle. Quand quelqu'un le fait, je rage, j'ai peur de cet appareil, de cette voix trop étrangère à ma souffrance.

« Oui, c'est ta mère. Rappelle-moi. »

Cette voix qui envahit tout l'appart, qui s'immisce chez moi, dans mon dedans. Cette voix que je n'ai pas invitée, parce que je n'invite personne. Que je ne tolère pas qu'on arrive à l'improviste. Que le ménage n'est surtout jamais fait, que mes cheveux ne sont pas lavés, mon visage pas maquillé. Que je ne

suis pas présentable. Que je ne saurais pas quoi dire de civilisé. Chaque jour est pareil au précédent. Pareil à tous les flocons de neige. Mais ces putains de flocons, on le sait, sont tous très différents quand on les regarde à la loupe. Je n'ai pas envie de me servir d'une loupe pour voir les différences entre mes journées. Je veux de vraies différences, qui se voient sans un foutu microscope. De vraies bonnes différences qui m'enlanceraient à bras le corps. Des différences qui frapperaient l'imagination, qui frapperaient tous mes sens. Des différences comme des coups de poing de bien-être. À grands coups de bonheur.

Je pense que c'est vachement déprimant qu'il ne se soit rien passé encore aujourd'hui. Je pense que ma vie défile à vue d'oeil. Moi qui n'ai plus d'âge. Il n'y a rien pour marquer ces journées qui s'envolent. Ces journées avec lesquelles des tas d'autres gens feraient plein de choses. Des gens qui iraient faire du ski dans le Nord, dans les Alpes. Qui iraient glisser avec leurs enfants, comme lors d'une journée pédagogique, sur le Mont-Royal. Et ils seraient heureux. Avec des petits bonheurs de rien du tout, de crottes de souris. Des petits flocons. Mais c'est trop con des petits bonheurs de flocons. Ils ne se rendent pas compte que la vie passe. Qu'il faut des événements tellement plus importants que ces petits riens ! Je me fous d'eux. Il y a moi. Moi et mon angoisse qui va me tenir éveillée le plus longtemps possible jusqu'au plus profond de la nuit. Alors que tout le monde va dormir et que je serai toute seule dans la ville. Moi, les junkies, les livreurs de journaux à quatre heures du matin et les flics qui feront leur ronde. Ces flics, qui, si je marchais dans la rue à cette heure, s'approcheraient de

moi, pour savoir à qui ils ont affaire. Pour évaluer si je suis une victime potentielle inconsciente ou une criminelle tout aussi potentielle. Je me sentirais tout sauf dedans. Je deviendrais parano, parce qu'il serait tard et que je ne cadrerais pas dans ce décor. Je reviendrais dans ma tanière, en sécurité, au chaud. J'aurais laissé des traces dans l'accumulation de vingt centimètres de neige. En haut des escaliers, je me retournerais et j'apercevrais mes pas. Seule une trace au milieu de tous ces flocons. Ça me ferait froid dans le dos, rien que de constater. Je ne peux penser plus longtemps. L'angoisse envahit ma tête, crie dans mes oreilles, me supplie de penser à ma vie qui fuit, qui se renverse, sans grâce, avec fracas, comme un verre qu'on accroche à peine du coude. Un verre dont on ne s'est pas rendu compte qu'il tombait. Qu'on a encore moins le temps de tenter de rattraper. Aussi vite que ça. Il faut que je remette mes bottes, et tout l'attirail d'hiver pour retourner dans l'inconnu. Je croise des gens. Je toise des gens. Toutes sortes de gens. Des gens que je n'ai pas choisis. Des gens terribles. Fermés comme des pierres. Des gens qui ont tous leur cou bien rentré dans leur col de manteau. On ne se voit pas. On ne veut pas se voir. On n'a rien à donner. On en a si peu pour soi. Mais je regarde chacun d'eux quand ils passent près de moi. On ne sait jamais. Peut-être découvrirai-je dans un de ces regards, un seul qui regarde vers moi. Quelqu'un qui me ferait sentir que j'existe. Une autre personne pour parler de la vie qui passe. Peut-être qu'à deux on pourra mieux la retenir. Quelqu'un arrive devant moi et ralentit. Je n'aime pas ça. Qu'est-ce qu'il me veut ? Je le renifle telle une bête.

« Bonjour, madame ! », dit joyeusement l'inconnu en donnant un petit coup de tête vers le bas en souriant.

« ...

— Je sais que ça peut vous paraître étrange de vous aborder comme je le fais. Je ne vous veux aucun mal. Je suis réalisateur et vous correspondez tout à fait à l'esprit du personnage pour mon prochain film, un film de fiction traité comme un documentaire. Ça me prend quelqu'un qui ne soit pas un acteur, mais qui fasse vrai. Et je crois que vous êtes la personne tout indiquée pour ce rôle. Le rôle principal. Il s'agit d'un personnage qui aime la vie et les gens.

— ...

— Mes films ont été traduits dans plusieurs langues, vous savez ! », dit l'homme qui sourit maintenant à la dix, cherchant à me convaincre.

J'ai regardé mes bottes et les flocons qui se déposaient dessus, lentement, comme des plumes, et j'ai continué mon chemin.